

Colloque du MRAP. 18 et 19 novembre 2005. Paris
Histoire et culture
Sous la présidence de Bernadette Hétier, vice-présidente du MRAP

Dr Marcel Courthiade

QUESTIONS DE VOCABULAIRE, STEREOTYPES ET POLITIQUES RACISTES

0. Introduction

Il est bien connu que les vocabulaires des diverses langues humaines ne se correspondent pas simplement entre eux terme à terme, mot pour mot, mais qu'ils diffèrent beaucoup par la variété de leurs perceptions du monde: un exemple ordinaire est celui du Français qui a cinq doigts, alors que l'Anglais n'en a que quatre (*four fingers*), à quoi s'ajoute toutefois un pouce (*thumb*)... Ces "découpages différents de la réalité", anecdotiques dans le concret, sont de plus en plus variés et complexes lorsque l'on parle d'entités plus abstraites et ils matérialisent comme une richesse la multiplicité des regards humains sur le monde – notamment dans le domaine des expériences et des émotions. Toutefois, la question de la légitimité de ces regards multiples, indéniable tant que l'on parle d'objets, d'animaux, d'idées ou de sentiments, se pose lorsque les mots désignent des humains. En effet, a-t-on le droit de porter sur nos semblables, sur des groupes humains, des regards divers et si oui, jusqu'à quel point? Quelle est alors leur influence sur l'attitude vis-à-vis des humains concernés et la manière de les traiter? Plus concrètement, dans le domaine qui nous rassemble ce matin et face au regard porté par les populations majoritaires sur les Rroms, quelle est l'incidence des diverses approches sur la construction de la notion même de Rroms? Quelle est la place du regard du Rrom sur cette notion? Quels liens entretiennent par là même entre eux le regard des Rroms et ceux des autres sur cette notion? Certains Rroms ont-ils adopté le regard qu'ont les autres sur eux? Pourquoi tant de confusion et d'étiquettes à géométrie variable?

Tant qu'on ne s'est pas posé ces questions, on travaille en vain dans le domaine considéré. En effet, la différence n'est pas seulement celle des mots employés: Rroms par les Rroms eux-mêmes, diverses appellations par les autres (Tsiganes, Gypsies, Rabouins, Gabels etc...), mais bien plus encore celle des notions qu'elles expriment. Le nom de "Rroms" renvoie en effet à l'idée d'un peuple qui se distingue des autres, comme le font du reste tous les peuples au monde, d'un peuple qui a un sentiment d'identité commune différente de celle des autres, qui parle une langue spécifique – ou bien qui se rappelle des ancêtres qui la parlaient, un peuple originaire d'Inde du nord et dont on prend au sérieux seulement depuis 1780 les affirmations répétées des ancêtres qui, dès leur arrivée en Europe il y a huit siècles, déclaraient leur origine indienne. Ce nom évoque donc un patrimoine culturel riche, des sentiments forts d'existence en réseaux, une fierté identitaire rarement démentie. En face, les termes donnés par les populations environnantes non seulement se réfèrent le plus souvent à des traits négatifs – suscitant donc par contrecoup des sentiments négatifs comme l'hostilité ou la condescendance. De plus, ces désignations sont totalement inadéquates puisque d'une part elles ne s'appliquent pas à tous les Rroms, loin de là, et en même temps elles englobent, avec une partie des Rroms, des gens qui ne le sont pas et ne souhaitent pas le moins du monde passer pour Rroms. Cet amalgame en outre ne se fait pas sur les mêmes bases d'un bout de l'Europe à l'autre: si, aux yeux des non-Rroms d'Occident, le trait commun réunissant certains Rroms à des gens qui le sont pas est **le mode de vie mobile**, vrai ou supposé, c'est au contraire **la misère et l'exclusion** qui sont les références dans les Balkans, puisque Rroms et groupes perçus comme "tsiganes" sont sédentaires les uns comme les autres, ou encore c'est **la délinquance** dans nombre de pays. Ces traits, qui varient donc d'un pays à l'autre, relèvent du stéréotype primaire.

Certes, il n'est pas dans mon propos de rejeter la notion même de stéréotype. Nous avons tous besoin de cet outil pour manipuler mentalement des sujets qui ne nous sont pas familiers. Nous ne pouvons pas tout savoir sur l'immensité du monde, il nous faut des stéréotypes pour opérer mentalement de manière à peu près raisonnable là où nous n'avons plus pied, mais il est indispensable de s'appliquer à rendre ces stéréotypes proches de la réalité, le plus

proches possible, et surtout de s'en libérer dès qu'on le peut – et l'importance de la population rromani en Europe fait que les stéréotypes sur ce sujet devraient être remplacés par une véritable connaissance sur ce continent. A l'inverse, les Chinois ou les Ougandais peuvent bien opérer par stéréotypes dans le domaine rrom, puisqu'ils ne peuvent connaître intimement toutes les subtilités de la question, pour eux bien éloignée, et cela sans que cette réduction ait une grande importance sociale – mais là encore de préférence avec des stéréotypes qui ne trahissent pas la réalité. Il est donc essentiel dans tous les cas de déconstruire ce qui est erroné dans ces stéréotypes afin de laisser la place à un regard plus objectif.

Une des principales difficultés est qu'il n'y a pas correspondance bijective entre la réalité désignée par le terme Rrom et celles désignées par chacun des autres mots employés, comme cela est le cas pour certains autres peuples: il y a par exemple différence de vocabulaire mais non de notion entre Lapon et Same ou entre Eskimo et Inuit, il s'agit bien de la même notion sous deux mots différents. Au contraire, Rrom n'est pas un simple synonyme des mots tsigane, Gypsy ou autre, et il existe dans notre cas une série de stéréotypes dont il est nécessaire de se débarrasser pour utiliser correctement le mot Rrom, non pas comme un substitut "politiquement correct" des autres, un vague équivalent plus élégant, mais comme un terme spécifique avec son véritable sens.

A défaut de cette opération, les stéréotypes véhiculés par les termes impropres se retrouvent transposés sur le mot "Rrom", comme c'est hélas le cas dans de nombreux discours – un peu comme si, en transposant le sens de "finger" sur "doigt" on arrivait à l'expression "les cinq doigts et le pouce". Ce qui est risible dans ce contexte innocent a des conséquences tragiques lorsqu'il s'agit d'humains, en raison de l'incompréhension radicale qu'entraîne une simple substitution d'un mot par un autre.

Pour arriver à comprendre ce que recouvre l'identité rromani, au-delà des confusions qui désorientent l'opinion publique, il faut opérer une analyse qui passe par plusieurs étapes:

1. identifier les divers groupes concernés par ce système complexe de confusions;
2. examiner l'appartenance ou non de chacun d'eux à l'identité rromani en tant que peuple essentiellement européen, mais d'origine indienne, dépositaire d'une langue spécifique et d'une culture modelée par une histoire longue, riche et souvent tragique. Il faut procéder à cet examen en prenant en considération non seulement les éléments historiques et assimilés auxquels la connaissance nous donne accès mais aussi les éléments subjectifs du ressenti des intéressés et de leur entourage; il faut également garder à l'esprit que ce ressenti peut être en bonne partie le résultat de l'influence de stéréotypes exogènes, intégrés et renvoyés par les dits intéressés, ceci en distinguant les déclarations des politiciens (semi-)professionnels du sentiment effectivement cultivé au sein des familles sans responsabilité ni ambition politique;
3. apprécier la pertinence des stéréotypes attribués aux populations concernées dans le monde d'aujourd'hui, non seulement en tant que simples images mais aussi en termes de prétextes utilisés pour justifier telle ou telle politique;
4. et évidemment rechercher l'attitude la plus compatible possible avec le respect et la justice auxquels les intéressés ont droit, en modifiant par une opération didactique au sens large les images qui sont incompatibles avec la réalité.

Nous avons traité ailleurs des deux premières étapes¹ et cette conférence du MRAP est une occasion d'aborder la troisième, au moins en ce qui concerne les stéréotypes les plus courants en France. La quatrième étape est bien entendu du ressort de chaque citoyen.

1. Un morceau de résistance: le mythe du nomadisme atavique

L'un des principaux stéréotypes est que "les Rroms ont le nomadisme dans le sang". Outre le fait que l'on n'a guère que des globules, des plaquettes et du sérum dans le sang, la notion même de nomadisme appliquée aux Rroms est impropre: sont nomades les populations primitives de chasseurs et de cueilleurs qui se déplacent pour suivre les cycles des saisons et profiter des opportunités alimentaires qui leur sont liées (le mot lui-même provient de νομή "1.

¹ The Rroms in the context of European peoples without a compact territory / Les Rroms dans le contexte des peuples européens sans territoire compact (Rapport rédigé pour le Conseil de l'Europe dans le cadre du séminaire "Rroms et groupes analogues" - Strasbourg, 31 sept. et 1 oct. 2003).

partage; 2. pâturage, pacage, fourrage”). A ce titre, les hôteliers qui suivent le mouvement saisonnier des touristes sont davantage des nomades que les Rroms. En fait le mot "nomade" a été réquisitionné il y a cent ans pour désigner les "Bohémiens et Romanichels" – en tant que cible de harcèlement policier, les politiques l’ont détourné de son sens pastoral pour persécuter les Rroms tout en évitant de leur reconnaître une existence ethnique, reconnaissance interdite par la Constitution française. Par la suite, la désignation "nomade" ayant été associée aux exactions du régime de Vichy contre les Rroms, elle a été remplacée après guerre par l’euphémisme "Gens du voyage". Ce racisme exprimé en termes politiquement corrects (déjà!) a été très bien étudié par Emmanuel Filhol qui prendra la parole dans un instant et je renvoie à ses travaux.

Au-delà des questions de termes, se posent plusieurs questions importantes:

- celle de l’importance de la mobilité des Rroms. D’un **point de vue numérique**, elle ne touche aujourd’hui qu’environ 2% de tous les Rroms, Sinté et Kalé d’Europe, un peu plus (env. 5%) dans les pays occidentaux comme la France, la Belgique ou la Grande-Bretagne, où elle est le plus présente.

- celle de **son étendue**. Beaucoup de Rroms mobiles ne le sont que de manière saisonnière ou bien sur un segment de département seulement.

- celle de **son origine**. En fait, elle est multiple selon les circonstances historiques concernées. La **déportation initiale** de Kannauj vers l’Afghanistan, puis le Khorassan a bien constitué un mouvement, entièrement forcé, mais l’**exode vers Byzance et l’expansion** en Europe relèvent d’un autre phénomène: la rupture avec l’esclavage et la recherche de lieux plus cléments. Que certains Rroms, Sinté et Kalé aient ensuite **intégré la mobilité** à leur mode de vie, tant en raison de violences et d’expulsions récurrentes que de la nécessité d’exercer des professions compatibles avec cette vie, relève d’un autre phénomène encore. Quant aux migrations récentes de certains Rroms au départ de pays où, étouffés, ils ne peuvent plus vivre, **vers des pays moins hostiles**, où ils cherchent à s’implanter au plus vite, sans les mouvements cycliques du nomadisme, elles sont tout à fait comparables à celle qui avait conduit leurs ancêtres du Khorassan en Europe. Elles sont aussi très comparables à celles de leurs concitoyens non-rroms qui se déplacent de la même manière (habituellement huit à dix fois plus nombreux que les Rroms), même si les motivations de départ de ces derniers ne sont pas bien sûr liées à un harcèlement ethnique. Il est donc abusif non seulement d’attribuer à tous les Rroms cette mobilité mais aussi de confondre les déplacements ponctuels en situation de crise avec la mobilité de certains groupes qui effectivement circulent.

- celle des **non-Rroms qui circulent**. En effet, parmi les catégories à mode de vie mobile, il existe en Europe occidentale plusieurs groupes comme les Travellers irlandais et écossais, d’origine celte, les Yéniches, d’origine germanique, les quelques centaines de Camminanti de Sicile et de Mercheros en Espagne, mais surtout les très nombreux Forains et bateliers que l’administration (notamment l’Education nationale) assimile aux "Gens du Voyage". Il ne faut pas oublier non plus les nombreux groupes ayant jadis existé et disparus de nos jours, des Mistons aux bandits de grand chemin en passant par les Thiérachiens et bien d’autres.

- celle de **ses entraves**, notamment le carnet de circulation, auquel un exposé sera consacré cet après-midi. Le refus de reconnaître la caravane comme un domicile avec les droits afférents, depuis son inviolabilité sans mandat de perquisition jusqu’à l’accès aux crédits, assurances ou allocations diverses, constitue aussi une dénégation du droit à ce mode de vie, donc une entrave à une liberté fondamentale, voire une violation des principes républicains d’égalité.

- celle de l’instrumentalisation de cette mobilité par bien des communes qui s’en servent comme **prétexte à l’exclusion** pure et simple des Rroms mobiles de la vie sociale et de lieux de vie décents, en tablant sur le fait qu’il est inutile de se préoccuper de ces "éternels voyageurs" – qui de toute manière n’apportent (ou ne sont censés apporter) de bénéfice électoral à aucun élu ou candidat. Il leur semble bien plus profitable de courtiser un supposé racisme des électeurs potentiels de la circonscription en allant dans leur sens et en se refusant à tout geste envers ces non-résidents. Refus bien entendu étendu à tous ceux qui les rappellent de près ou de loin.

- celle de la **perception des intéressés eux-mêmes**, qui bien souvent revendiquent l’adhésion à ce mode de vie, tout en soulignant que l’impossibilité de s’arrêter les conduit à "voyager tout le temps".

- celle du droit de l’homme qu’elle constitue, **droit reconnu par l’article 13** § 2 de la Déclaration universelle des Droits de l’Homme. La réalité est inverse, puisque les Rroms mobiles

n'ont le droit ni de circuler, ni de s'arrêter, ni encore moins de s'implanter – à vrai dire, ces droits, ils les ont sur le papier, mais on leur refuse les conditions de les exercer sous les prétextes les plus acrobatiques. C'est pour cette raison que, même si le nombre de Rroms concernés par cette mobilité est réduit, les associations rroms ont désormais inscrit la défense de ce droit dans leur programme car elle contribue à la richesse culturelle de l'humanité au sens large.

- celle de son image dans l'**imaginaire de la population** majoritaire, laquelle se définit comme sédentaire, ce qui explique l'élément passionnel, oscillant entre la fascination et la haine, qui caractérise son rapport aux "Gens du voyage" – Rroms ou non. Cette image cristallise en effet toute sorte de frustrations des enracinés vis-à-vis de la liberté qu'ils attribuent à la vie des Rroms. Les plus grands écrivains ont traité le sujet, certains par le biais de stéréotypes faciles, d'autres au contraire par une réflexion de fond sur la réalité de cette vie. En tous cas, l'élément imaginaire est puissamment attiré par le sujet. Même des chercheurs se sont laissé envahir par l'idée que les Rroms sont par nature "mobiles", en cherchant des indices imaginaires dans leur vie quotidienne, affirmant par exemple que même "sédentarisés, les Rroms s'assoient par terre, ce qui prouve leur nature nomade" – oubliant que tous les Balkans et bien d'autres régions du globe par exemple ont vécu par terre jusqu'à l'arrivée des meubles de type occidental, sans pour autant être nomades... Alors qu'à la différence des anciens Rroms les anciens Turcs étaient de vrais nomades, comme le fait remarquer Elisabeth Clanet, on ne souligne pas qu'ils sont "sédentarisés" en Turquie, comme on le dit des Rroms, lesquels sont implantés dans les Balkans ou les Carpates depuis au moins aussi longtemps que les Turcs en Turquie. Il faut dire que l'image du peuple errant a été distillée par la littérature, la peinture et la photographie occidentales et que c'est par l'expansion de ces arts qu'elle a atteint l'imaginaire des gens cultivées des pays de l'Est, qui l'ont faite leur, y compris dans les très nombreux pays où les Rroms n'avaient jamais circulé. Comme souvent, l'image venue par les lectures était ainsi plus forte que la simple observation de la réalité du pays.

- celle de l'**impact de cette image**. Les exemples foisonnent. On peut citer les autorités françaises qui considèrent comme "Gens du voyage" non seulement les Rroms de Roumanie mais même les Russes de Moldavie réfugiés en France, du seul fait qu'ils vivent dans d'anciennes caravanes, aujourd'hui impropres à la circulation, en plus de baraques en matériaux légers de récupération. Ces diverses personnes n'ont jamais eu un mode de vie mobile dans leur pays d'origine, elles n'ont opté pour la baraque et la caravane que pour des raisons d'opportunité ou de prix ; elles n'ont par ailleurs nullement l'intention d'y rester. Autre exemple: l'armée française, qui avait reçu entre autres pour mission de protéger les biens des Rroms à Kosovaqi Mitrovica, déclarait qu'il n'y avait pas de Rroms à protéger, tous simplement parce que les observateurs n'y avaient pas vu de caravanes, ceci à l'heure même où le vaste quartier rom de Fabrička, avec ses villas de deux et trois étages, était incendié dans l'indifférence générale. On peut citer un périodique lyonnais mentionnant la visite de trois "Gens du voyage" de Hongrie, en réalité des paysans banyash – population d'origine roumaine sud-danubienne amalgamée aux Rroms par les autres paysans de la région, ceci en raison d'une certaine marginalité économique; venus à Lyon sous l'étiquette "politiquement correcte" de Rroms (car les autorités hongroises nient leur véritable identité), ils y ont été transmutés en "Gens du voyage" par nos "spécialistes" locaux qui sans doute estimaient que le nom de Rroms était péjoratif (voire anticonstitutionnel en France, car ethnique) et qui donc craignaient de stigmatiser les intéressés. Je pense aussi à une amie, une intellectuelle rom de Yougoslavie qui lors de son divorce en Allemagne n'a pu obtenir la garde de ses enfants car l'avocat de son mari l'avait présentée comme "reisender Volk" ([membre du] peuple voyageur), donc instable. Je pense aussi à l'insulte infamante que constitue en Inde le mot "gypsy" (sans majuscule en anglais indien), depuis son importation par les colons britanniques. Un livre ne suffirait pas à exposer tous les exemples.

- cette **image mythique** est aussi largement intégrée à la manière dont nombre de Rroms se présentent, en particulier en France ou dans leurs rapports avec un pays occidental. Les raisons en sont multiples: se voyant nier en France leur identité linguistique et culturelle, certains se sont sentis forcés de troquer – au moins en parlant avec les gadjés, cette identité rromani en tant que telle, pour celle, acceptée, de "Gens du Voyage" – catégorie d'une grande dignité évidemment, mais qui conduit à une séparation, voire parfois à une certaine méfiance teintée d'hostilité, à l'égard des millions de Rroms, Sinté et Kalé qui ne mènent pas une vie mobile.

Cette option, parfois combinée à une gêne vis-à-vis de l'usage du rromani, est due au fait qu'elle est officialisée – bien que très mal perçue, alors que l'identité culturo-linguistique rromani au sens large est encore largement ignorée, du fait de longues décennies de refus. Dans les milieux du spectacle, le but peut aussi être de se former une image conforme à celle que véhicule la littérature et donc de faire de celle-ci une sorte de fond de commerce – attitude parfaitement justifiée par la nécessité de vivre. Enfin, d'autres, à l'étranger, vont prétendre être issus d'un tel mode de vie comme caution de leur identité rromani, afin de se conformer au regard des donateurs occidentaux et de justifier le bien fondé de leurs demandes d'allocations ou de subventions destinées aux Rroms (je pense à certains leaders de Roumanie qui ont exploité le filon, diffusant par la même occasion la légende d'un nomadisme massif des Rroms dans ce pays avant la guerre et invoquant de prétendues persécutions communistes les obligeant à se sédentariser pour justifier l'absence de toute trace de cette mobilité à l'heure actuelle).

Comme on le constate, ce stéréotype avec ses multiples facettes et implications constitue à lui seul un phénomène d'une grande complexité et il est d'autant plus difficile à combattre qu'il a réussi à s'implanter très profondément dans l'ensemble de la population du globe. Il est pourtant particulièrement dangereux et à ce titre il mérite une attention toute particulière.

2. Un autre stéréotype coriace: les "voleurs de poules"

Ce stéréotype est lui aussi composite et peut être abordé au sens propre, mais aussi au figuré. L'histoire des voleurs de poules a un fondement historique. En effet, les premiers Rroms parvenus en Europe réglaient leur vie sur le droit coutumier asiatique, lequel autorisait le maraudage à condition qu'il servît à satisfaire les besoins alimentaires immédiats en fruits ou légumes et non à en vendre ou à en troquer le produit, car il se serait agi alors de vol. Or, les villages européens, plus égoïstes, considéraient cette pratique comme délictueuse si bien que les actes de maraudage effectués par les Rroms de passage étaient perçus comme du vol, selon les critères locaux. Très tôt, des chroniqueurs nous rapportent qu'à l'annonce du passage de "bandes d'Égyptiens", les voleurs autochtones s'en donnaient à cœur joie, sachant que leurs méfaits seraient imputés à ces derniers, de telle sorte que, maraudant ou pas, les Rroms étaient accusés systématiquement de vol, ce qui conduisait à deux types de réaction. Certains d'entre eux devenaient inflexibles sur ce sujet, ce que manifeste encore souvent la sévérité exceptionnelle de très nombreux parents rroms à la moindre incartade de leurs enfants prenant un objet dont la propriété ne serait pas sans équivoque la leur. D'autres bien entendu, qui n'avaient aucune raison de se montrer plus vertueux que les paysans locaux, ont pu assumer ces accusations et effectuer les actes qu'on leur reprochait. Rares sont les groupes, mais ils existent, qui ont intégré de tels délits à leur identité traditionnelle – certains non sans fierté; on les trouve notamment dans des régions des Balkans où la population majoritaire a elle-même une approche très flexible du respect de la propriété d'autrui, à partir du moment où ce dernier n'est pas de la même famille ou du même village que l'intéressé. Le besoin de s'alimenter (et d'alimenter les enfants) en milieu hostile était bien entendu un élément décisif, plus puissant que le droit coutumier, la tradition ou les accusations, mais il n'explique pas tout.

Certains historiens, comme Silviu Petcu, avancent que l'impunité en matière de petits larcins, dont jouissaient les esclaves rroms dans les principautés roumaines, a pu jouer un rôle. En effet, la loi de Vasile Lupu (prince de Moldavie de 1634 à 1653) disposait: "*Le Tsigane ou sa Tsigane, ou son enfant, s'ils volent une fois, deux fois ou même trois fois, une poule, une oie ou autre bien de petite valeur, seront pardonnés ; mais si l'objet volé est d'une valeur plus grande, ils seront jugés comme tous les voleurs*".

Quelles qu'en soient les origines, cette étiquette reste collée à tous les Rroms et la population majoritaire la connaît dès l'enfance. En effet, si le moindre objet disparaît dans une classe où il y a un petit Romanichel, tous les regards se tournent vers lui. Lorsque ces élèves non-rroms grandissent et deviennent adultes, ils n'ont que rarement l'occasion de se débarrasser de cette perception délétère et elle réapparaît sous d'autres formes: ils considèrent les Rroms comme des parasites, des gens incapables de gérer leur économie domestique, encore moins l'économie d'associations ou d'entreprises. Une légende, peut-être une allégorie politique dont le sens véritable nous est perdu, rapportée notamment par Abu al-Qasim Mansour dit Firdoussi dans son "Livre des Rois", a été retrouvée dans l'atmosphère raciste du XIX^{ème} siècle. Répétée depuis lors avec complaisance par des générations de recopieurs, elle a puissamment contribué

à entretenir cette image distordue: le roi Bahram Gour aurait au IV^{ème} siècle maudit et chassé une population de musiciens, du fait que ces derniers auraient mangé les semences et le bœuf qu'il leur avait confiés l'année précédente en les astreignant à pratiquer l'agriculture. Pourtant, nulle part il n'est dit qu'il se serait agi de Rroms, mais le caractère insouciant des musiciens de la légende a précipité sur eux l'identification de Bohémiens. En réalité, si l'on lit le texte dans son contexte, il délivre bien entendu un tout autre message et ses anachronismes montrent qu'il s'agit d'une allégorie. Malgré tout, cette fiction continue de nos jours encore à fonctionner² pour prétendre justifier pourquoi les Rroms sont perçus comme fainéants, alors qu'en fait elle peut seulement justifier que ceux qui y ont vu des Rroms depuis le XIX^e siècle étaient aveuglés par leurs préjugés.

Rappelons ce mot de l'écrivain rrom Alexandre Romanès dans "Un peuple de promeneurs": *Je donne une interview pour la télévision française. Le journaliste commence très fort: "Vous les Gitans, vous êtes des voleurs". Je lui demande s'il est français. Il me dit que oui. Je lui dis: "Vous les Français, vous avez volé la moitié de l'Afrique. Curieusement, on ne dit jamais que vous êtes des voleurs".*

Une analyse plus fine conduit à la constatation que nous avons en confrontation deux modèles fort différents de rapport à la propriété et au travail. Chez les Rroms c'est la propriété de la famille, et non individuelle qui a longtemps dominé, avec répartition et circulation des biens selon les besoins – modèle fréquent chez les gens qui ne thésaurisent pas. En outre, le travail n'est pas valorisé en tant que tel, mais il est accompli comme une nécessité pour vivre, comme chez à peu près tous les peuples qui n'ont pas été touchés par la révolution de la Réforme et de la contre-Réforme, laquelle a débouché sur la recherche de la promotion et de la carrière personnelles. L'étymologie du mot "travail" et de ses équivalents dans bien des langues, constituée avant cette révolution, est du reste édifiante à ce sujet: "trépied de torture" en français, "punition" en albanais, "esclavage" en grec, "tourment" en slave et en roumain etc... Elle s'enracine d'ailleurs dans la tradition biblique alors que l'approche rromani est beaucoup plus pragmatique: on juge du travail à ses résultats; si l'on a réalisé une production suffisante pour vivre un certain temps, il n'y a aucun honneur particulier à continuer de se fatiguer à l'ouvrage, le temps étant venu de jouir du fruit de son travail. C'est le résultat qui compte et non le labeur en lui-même. Au contraire, la population européenne a une approche assez paradoxale: elle passe pour travailleuse en raison de ses horaires de présence mais on ne compte plus les week-ends, vacances, congés, ponts, absences, RTT, mercredi des mères de familles, repos, partis manger, trop tard, trop tôt, "justement aujourd'hui", de la minceur des heures de travail sur un cadran de 24 heures etc... qui sont autant d'entorses à cet idéal du travail assidu. Sans parler des emplois, de plus en plus fréquents avec l'actuelle frénésie sécuritaire, et qui se résument à une simple présence salariée de plantons. Pour le moindre travail de carrelage ou de construction, il faut des mois alors que le Rrom en a fini en quelques jours. Tant mieux pourrait-on dire, ces gadjés se fatiguent moins, on parlera de la qualité de la vie – dont chacun ne peut que se réjouir, mais la question n'est pas là; elle est que l'on n'observe pas de nos jours chez les vieux Européens un acharnement à la besogne tel qu'il puisse culpabiliser un Rrom travaillant dur pour vivre et jouissant de cette vie une fois le travail terminé. Le Rrom juge le travail à son résultat, et non au calcul de ses heures de présence. Le Rrom sait en outre, comme le dit le proverbe, qu'il doit montrer dix fois plus de travail que le gadjo pour être reconnu son égal. Et effectivement nier la volonté de travail aux Rroms globalement, c'est être bien injuste vis-à-vis des innombrables Rroms qui se lèvent aux aurores et rentrent du travail à la nuit noire, exténués de travail, pour assurer la subsistance de leur famille. Mais comme tout ce qui ne colle pas au stéréotype reçu, on les oublie.

Il est clair que ce regard faussé a une incidence gravissime sur l'accès à l'emploi – similaire à ce qui se passe pour certains citoyens originaires d'autres continents également porteurs d'une réputation peu engageante pour un employeur. Dans le cas des Rroms (et en général dans toutes les formes de paternalisme ou colonialisme avec ou sans territoire compact), on observe des conséquences aberrantes de tels préjugés. Par exemple, en Albanie il existe des associations rromani qui tournent bien depuis dix ans ou plus (école, centre de formation,

² "Médecins du monde – Grèce" a même publié en 1999 un prétendu recueil de légendes rromani destiné à renforcer le respect des Rroms mais s'ouvrant sur ce texte...

médiation etc...). Or, récemment, l'octroi de subventions de fonctionnement pour une école a été subordonné à l'acceptation que cinq femmes non-roms soient embauchées pour gérer cette subvention car "les Roms ne sont pas fiables en matière de gestion" – a-t-il été déclaré en haut lieu. Il se trouve que ces femmes, imposées de force à la direction de l'école³, ne connaissent rien à la question romani, qu'elles ne savent pas l'anglais pour les contacts internationaux, qu'elles ne laissent aucun Rrom toucher aux ressources de l'association et qu'elles passent leurs journées à papoter et à boire du café. Certes, elles ne se distinguent en rien sur ce point des autres personnes embauchées dans la fonction publique du pays, mais il est clair que cette opération, appelée en langage européen "community capacity building", n'apporte rien de positif au fonctionnement associatif. En outre, si elles sont (bien) rémunérées, les Rroms qui travaillent avec elles sont astreints au bénévolat car ils sont déjà récompensés par leur "motivation ethnique". Déjà en janvier 1998 une conférence organisée par le Conseil de l'Europe à Louvain avait condamné le recours à la notion de "motivation ethnique" pour justifier une différence de traitement des employés en fonction de leur identité ethnique romani ou non. Huit ans plus tard, la pratique inverse a été officialisée.

3. Fermés sur eux-mêmes, inaccessibles, mystérieux

Tel est le portrait que bien des observateurs donnent des Rroms. C'est l'inverse qui est vrai: dans tous les pays où règne la convivialité, les Rroms sont pleinement impliqués dans la vie sociale. Certes, plus l'unité ethnico-nationale d'un pays est stricte, plus les Rroms se sentent exclus et donc plus le fossé entre eux et la population majoritaire monolithique est perçu des deux côtés comme profond. En réalité, beaucoup d'observateurs prennent plaisir à exagérer un prétendu caractère farouche des Rroms car ainsi ils peuvent vanter leur hardiesse d'avoir côtoyé, voire bravé, des êtres inaccessibles, sauvages et dangereux. Tout cela renforce évidemment la méfiance générale vis-à-vis des Rroms.

Dans la réalité, la vérité est à l'opposé: le plus souvent, des étrangers qui ont été accueillis avec tous les égards dans des familles romani, profitent de la situation pour s'enrichir par la suite en publiant des articles, voire des livres, calomnieux mais bien payés sur leurs expériences prétendues. C'est ainsi que nous avons vu une ancienne spécialiste de produits de beauté recyclée dans l'ethnotourisme demeurer presque un mois à Tirana et publier un livre composé d'anecdotes plagiés dans de vieux ouvrages sur les Rroms du Benelux et de Pologne, en changeant simplement les noms pour faire accroire qu'il s'agissait de faits réellement observés par elle-même. Outre que certains passages sont franchement insultants, tout le livre dégage une sorte de pitié malsaine vis-à-vis des Rroms et de toutes manières il est mensonger – mais son fort tirage en plusieurs langues montre que le mensonge reste un produit de choix. Une autre "visiteuse" a grillé la photocopieuse car elle avait décidé de photocopier toute la documentation. Une troisième, également nourrie et logée plusieurs semaines, est responsable du vol de la voiture de l'école. De toutes les personnes qui sont parties en se bardant de promesses, seules une Lyonnaise et une Toulousaine à ce jour se sont comportées avec honneur. Beaucoup se sont succédé pour collectionner des photos de misère que l'on voit s'étaler un peu partout, renforçant sans contrepartie les stéréotypes, et sans jamais faire un effort pour soutenir par exemple un projet, une association ou un enfant. Que ces photographes voyeurs aient ou non monnayé leurs clichés est une autre histoire; c'est aussi bien le résultat pragmatique pour les Rroms que leur dignité qui sont perdants.

Si malgré ces déceptions les familles continuent à accueillir à bras ouverts les étrangers les plus variés, c'est une preuve de très haute culture au sens fort du terme, donnant raison au proverbe "Comme le cœur rom, il n'y en a pas sur toute la terre" et bien loin des fameux replis communautaristes – sauf bien entendu en cas de réaction (éphémère souvent) à une agression particulièrement pernicieuse. Pour éviter de telles réactions, évitons les atteintes y conduisant.

Il est regrettable par ailleurs que certains Rroms instrumentalisent le stéréotype du tzigane sauvage: un groupe hongrois célèbre a longtemps produit en Allemagne une chanteuse, d'origine non-romani, mais d'une laideur délibérément choisie et rehaussée par un maquillage étudié pour coller au stéréotype germanique associant Zigeunerin à sorcière...

³ Il s'agit de l'école de Rromani baxt à Tirana: ou bien les cinq Albanaises étaient acceptées, ou bien la subvention était refusée en bloc – communication du directeur, Pëllumb [Gimi] Furtuna.

4. Eternels marginaux

Nous avons mentionné plus haut qu'au contraire de l'Occident qui amalgame diverses populations aux Rroms en raison de leur mobilité, l'Europe orientale pratique un tel amalgame sur la base d'une certaine exclusion sociale. C'est ainsi que les Balkano-Egyptiens (qui revendiquent peut-être avec raison une origine égyptienne et une arrivée dans les Balkans peu après la grande persécution de Dioclétien dans leur pays) et les Banyash de Croatie, Hongrie et Roumanie, peut-être apparentés aux Moéso-Roumains de Serbie du Sud, ont été catalogués "Tsiganes" par les paysans peu enclins à la rigueur scientifique. C'est une certaine marginalité socio-économique qui les a conduits à utiliser "Tsigane" (et ses variantes locales) pour rassembler sous cette même étiquette des personnes perçues par les gens simples comme des miséreux économiques et culturels, en l'absence bien évidemment de toute référence au "voyage". Il est pourtant clair que cette dimension sociale négative et non culturelle positive, conjuguée à l'identification erronée des groupes, a conduit à des catastrophes dans l'histoire en raison du fait que les amalgames ont toujours été faits par les autres sur les points communs négatifs, non sur les points divergents positifs; nous pouvons citer pour mémoire la réduction en esclavage, le génocide nazi, l'exclusion sur le thème "C'est un choix de vie" – en parlant de la misère la plus noire etc...

Dans la réalité, une bonne moitié des Rroms est tout à fait "intégrée" à la société. Que certains des autres soient dans un état de détresse socio-économique grave, bien plus que pour n'importe quelle autre population, est alarmant et prouve que les causes profondes ont un rapport avec l'identité, d'autant plus que de nombreux Rroms n'ont pu s'intégrer qu'au prix d'une assimilation poussée. Comme chez divers autres groupes, le choix est limité: ou bien l'assimilation au stéréotype le plus invisible (pour que l'on puisse dire de vous: "on dirait une pub pour Afflelou"), ou bien le succès dans le monde du spectacle, parfois en tirant parti des traits ethniques (mais le spectacle en tant que tel est déjà marginal par rapport à la société), soit la marginalité pure et simple. Il devrait pouvoir exister un mode d'affirmation sociale non mimétique dans le respect du patrimoine culturel. On l'observe chez de nombreuses familles rromani notamment de Roumanie, par exemple les Gabor, qui s'épanouissent à travers leurs professions traditionnelles ou d'autres plus modernes, qui maintiennent bien vivantes la langue et les valeurs qui leur sont propres, qui ne connaissent ni chômage ni dérive matérielle ou autre et qui ignorent les aides sociales tout en gardant leur visibilité. Certes le monde actuel est peu propice à ces situations qui font figure d'exception mais sont un véritable modèle de réussite.

Il est donc indispensable de combattre les analyses réductrices assimilant Rroms et déchéance économique. Certes les vicissitudes de l'histoire ont massé pendant des siècles la majorité des Rroms au plus bas de la pyramide sociale, mais il n'y a là aucune fatalité, même si bien des ONG avalisent cette situation comme un fait accompli. Il n'y a là que des mécanismes d'ostracisme qu'il faut combattre. Leur séjour dans des hameaux balkaniques très arriérés a tout particulièrement affecté un grand nombre de Rroms, soumis pendant des siècles à une déculturation tragique. L'assimilation des Rroms à des "classes dangereuses" est bien sûr aussi très néfaste.

Malheureusement, depuis des années, une nouvelle tendance paternaliste se donne bonne conscience avec un discours prétendant que les Rroms "certes, sont arriérés, voire débiles et/ou délinquants, mais nous, dans notre magnanime cœur de gadjés tolérants, nous les AIMONS comme ils sont" – ce résumé est à peine caricatural. Une telle attitude pseudo-humaniste est un piège criminel qui, même s'il fait bénéficier tel ou tel individu de quelques poignées d'euros, condamne tout un peuple à l'asphyxie. C'est la forme la plus perverse du racisme, déguisé en tolérance et à peine masqué par quelques euphémismes.

5. Pas d'éducation formelle

L'idée que les Rroms refusent l'école circule largement dans les milieux bien pensants. Qu'en est-il? Certes on peut comprendre que des Rroms, notamment des *pokaim* (nouveaux convertis des églises américaines) hésitent à soumettre leurs enfants aux propos dégradants qu'offre de nos jours toute école, surtout dans les zones où sont relégués les Rroms. Ils s'élèvent de la même manière contre la télévision qui a fait des plaisanteries de corps de garde, à peine voilées, un des standards de la communication médiatique. Encore leur refus porte-t-il moins sur les mots, voire les images, que sur la banalisation de comportements qu'ils ont le

droit de réprimer dans leur vision de la famille – la compréhension de l'humour au second degré de bien des facéties télévisuelles n'étant pas toujours directement perceptible pour le spectateur moyen, surtout issu d'une autre culture que celle des humoristes graveleux. Certes il y a en rromani de l'humour sur tous les sujets, le problème n'est pas là, mais cet humour rrom a une tout autre élégance que ce que diffusent certaines émissions et que reprend la cour de récréation.

Il faut dire en outre qu'actuellement l'école nie la langue et l'identité des enfants minoritaires et notamment rroms (sauf en Roumanie où 26.000 élèves rroms par an ont accès à leur langue et leur culture maternelles), elle n'apporte guère d'éducation de quelque ordre que ce soit en raison du contexte social général, elle ne conduit pas l'enfant à un emploi sûr à l'issue de ses études et finalement n'arrive pas à satisfaire les besoins de la majorité sur les mesures de laquelle elle a été confectionnée – sauf peut-être dans les quartiers bourgeois qui ne concernent ni les Rroms les autres groupes objectivement exclus. Si à cela on ajoute le refus de plus en plus fréquent (et illégal) des autorités d'inscrire les enfants rroms et le traitement de "visiteurs" qui leur est fait dans de nombreuses classes, on ne peut qu'admirer la ténacité des parents qui, conscients de l'importance de la scolarisation car ils ont été eux-mêmes instruits en Europe de l'Est, ont pris le chemin de l'exil vers l'Ouest avec comme but principal de trouver une école décente pour leurs enfants, sachant que dans leur pays de départ ceux-ci sont le plus souvent ségrégués dans des établissements délabrés, excentrés par rapport aux agglomérations et tenus par des enseignants nommés là par mesure disciplinaire.

Certes le stéréotype du refus de l'école par les Rroms circule un peu partout, mais au-delà des affirmations faciles, il est indispensable d'examiner ce qu'elles recouvrent, même s'il se trouve toujours un Rrom ou deux pour abonder dans le sens de ceux qui prétendent que les Rroms sont par nature récalcitrants à l'école ou bien qu'ils rejettent comme des corps étrangers ceux d'entre eux qui ont fait des études. Ceci est surtout vrai de quelques petits leaders auto-proclamés ou nommés par des instances extérieures au groupe et qui ont peur de la concurrence que les jeunes instruits peuvent leur opposer, mais ce n'est en aucun cas une position générale, encore moins culturelle. Si par le passé de nombreux Rroms qui n'avaient jamais appris à lire et écrire étaient détenteurs d'un patrimoine culturel considérable et arrivaient à gérer les affaires de la communauté de manière admirable ("chacune de ses paroles va à sa place" disait-on), il est clair que cela ne signifie pas qu'il suffit d'être illettré pour être un génie – comme voudraient le faire accroire certains prétendus anti-racistes. De nos jours, le monde a complexifié ses connaissances à l'infini et si autrefois le Rrom de village pouvait par son intelligence berner le petit fonctionnaire local, il n'en est plus de même aujourd'hui face à des dirigeants issus d'une bourgeoisie sur-éduquée et dont l'habileté va jusqu'à faire accroire à leurs interlocuteurs rroms, naïfs, qu'ils ont été eux-mêmes dupés par ces derniers.

6. Le rromani est une langue insaisissable, si pauvre, si touchante, si orale...

La langue rromani, un des principaux axes de l'identité des Rroms, est la cible de toutes sortes d'attaques déguisées ou non, qui en fait ont pour objectif la destruction de cette identité. Certes personne n'avoue des menées si basses mais force est de constater que bien des assauts convergent vers ce but. Là encore le stéréotype ne se réduit pas à un simple schéma à détruire mais ses ramifications lui assurent une redoutable solidité⁴ entretenue par une mauvaise foi multiforme. Il est par exemple prétendu que le rromani n'est pas une langue écrite. Or, hormis le fait qu'une littérature écrite se développe depuis les années 1920, on oublie qu'aucune langue n'a été écrite avant qu'on ne l'écrive, et que pour cela il faut des conditions sociales minimales. On oublie aussi que l'extension des sphères d'activités d'une langue à l'écrit est un processus qui requiert ces conditions et que la langue écrite n'est pas que la notation d'une langue orale, elle n'est pas la "partition écrite" d'une oralité, elle est un phénomène culturel à part. De même que l'apprentissage linguistique de l'enfant par immersion et celui de l'adulte par assimilation systématique n'ont rien à voir d'un point de vue didactique (on peut très bien posséder l'un sans avoir l'autre), une langue n'est pas la même en usage oral et en usage écrit; si des "linguistes" prétendent le contraire, les soupçonner de naïveté est insultant pour eux et flairer chez eux la duplicité est bien plus réaliste. Autre point: on a aussi trop tendance à oublier que l'exaltation

⁴ J'ai traité de ce problème dans " Wer hat Angst vor der Sprache der Roma?".

de l'écrit est un trait judéo-chrétien et que l'Inde, jusqu'au moment de l'exode des proto-Roms, exaltait la mémoire contre le papier (l'écrit étant la "mémoire de l'imbécile"). On peut lire que le rromani est une langue "merveilleusement pauvre" mais il faut comparer le comparable, c'est-à-dire non pas le parler d'un Rrom rencontré par hasard avec le dictionnaire de l'académie de telle ou telle langue nationale qui a bénéficié d'une sollicitude séculaire, mais le parler de ce Rrom avec celui d'un locuteur de langue nationale de situation sociale similaire à la sienne – encore ce dernier aura-t-il eu accès à l'éducation dans sa langue et non le Rrom. Il serait juste au contraire de comparer le dictionnaire de l'académie, établi à partir des parlers de milliers de locuteurs, à la somme des vocabulaires de Rroms de divers pays, mais cette entreprise est vilipendée par de nombreux "amis" des Rroms qui proclament qu'un Rrom ignorant un mot venu d'un dialecte qu'il ignore ne le comprendra pas. C'est faux, car avec les échanges il y a une compréhension passive et une production active qui touchent des lexiques différents. Pour bien faire, il faudrait dans la logique des vernacularistes éliminer du vocabulaire du rromani tous les mots qui ne sont pas immédiatement compris par tous les Rroms d'Europe. A quel vocabulaire arriverait-on? Trois cent mots ? Deux cents ? Moins ? Et quelle langue a procédé ainsi? En même temps, ces mêmes vernacularistes, au nom de la spontanéité et du naturel, s'élèvent en rromani contre les expressions nouvelles destinées à exprimer des notions et des situations nouvelles. Ceci relègue le rromani à une position de baragouin rudimentaire et il ne faut pas s'étonner que les locuteurs par la suite l'abandonnent et ne transmettent pas ces restes étioles à leurs enfants.

Ils font aussi circuler le spectre d'un éclatement dialectal désordonné, empêchant toute tentative de rassemblement des parlers, refusant de reconnaître qu'il existe une série de scenarii historiques très cohérents, qui expliquent très bien la situation actuelle et fournissent un cadre logique aux efforts de rassemblement. Il est d'ailleurs remarquable de constater qu'une des premières questions posées à un locuteur d'une langue minoritaire (notamment le rromani) est de lui demander en quel dialecte il parle – question qui serait tout aussi justifiée à un locuteur de "grande langue" (« ah, vous intervenez en anglais ? Mais en quel dialecte ? britannique ? RP ? du Kent ? californien ? australien ? indien ? – ou espagnol : colombien ? cubain ? aragonais ? ») mais qui ne lui est jamais posée...

Alors que des persécutions de toutes sortes, directes ou indirectes, se sont abattues sur le rromani, qu'il n'y a jamais eu de politique centralisée ni d'institution pour le protéger, le promouvoir et le développer, que sa littérature circule encore de manière quasi confidentielle, sa survie après presque un millénaire d'exil tient du miracle. Même les Rroms, Sintés et Kalés non-locuteurs lui sont attachés et nombreux sont ceux qui font la démarche de le réapprendre. Certes, il y a pendant ce temps des locuteurs, en général de niveau social très bas, qui le négligent et l'oublient mais il est clair que dans l'avenir il sera la langue d'une élite qui convaincra peut-être à terme par son exemple les Rroms qui l'ont abandonnée à la récupérer. Il est important de la développer rapidement pour assurer une continuité de contact entre ceux qui la perdent et ceux qui la réapprennent. Ceux qui la perdent la perçoivent comme une langue pauvre, désuète et inutile et leur abandon se justifie donc; ceux qui la défendent sont ceux qui en connaissent la richesse au-delà des formes locales et qui y basent leur fierté.

Deux autres éléments sont particulièrement nocifs, ce sont les amalgames d'une part entre illettrisme formel et ignorance, d'autre part entre illettrisme formel et sagesse populaire. Ces amalgames ont souvent été instrumentalisés au sein d'autres peuples et il est à peine utile de rappeler que les analphabètes peuvent aussi bien être de grands sages que de parfaits abrutis. Le premier amalgame pourtant sert à nier la culture rromani et le second à condamner l'écriture de cette langue et de sa production littéraire. Ce qui est spécifique au rromani toutefois c'est qu'à la différence des autres peuples, n'importe quel illettré se permet de revendiquer la capacité à produire une norme littéraire et standard, tout en dénigrant le travail véritable qui existe dans ce domaine depuis des décennies; le pire est qu'au nom de la tolérance, ces illettrés trouvent un appui solide auprès de groupes se présentant comme anti-racistes, mais qui de la sorte entravent le développement du rromani et exercent une influence objectivement nocive, donc raciste, sur cette langue.

Pour être juste, il faut mentionner ici les efforts du Conseil de l'Europe, suivi en cela par de nombreuses autres instances, qui ont permis et permettent d'assurer l'interprétation simultanée en/du rromani lors de nombreuses conférences et de publier les textes les plus divers dans cette langue, démontrant qu'elle peut exprimer des idées élaborées et abstraites du monde

moderne. Grâce à cette initiative, qui est bien plus démocratique qu'une quelconque votation, n'importe quel Rrom qui ignore les langues de travail (anglais et français) des sessions, mais possède bien le rromani, peut participer directement aux débats internationaux en échangeant avec les autres Rroms dans cette langue et avec les autres participants par le biais de l'interprète. Outre la facilitation technique de la communication, ce mécanisme rend palpables la dimension européenne de la langue et de l'identité rromani.

7. Les mariages précoces

La question des mariages précoces, enracinée dans un système social très complexe, est cause de nombreux malentendus. D'une part elle suscite une juste indignation au vu de ces jeunes vies enfermées dans un destin qu'elles n'ont pas réellement choisi et de l'autre elle alimente la polémique des tenants purs et durs d'une prétendue tradition rromani, laquelle en réalité est simplement rurale et n'a rien de spécifique aux Rroms. En effet, la pratique des mariages précoces, jadis commune à toutes les sociétés correspondaient à quatre données de base:

- avec une espérance de vie très brève, les parents souhaitaient voir leurs enfants au plus tôt mariés, installés, puis parents d'une nouvelle génération, ceci avant de mourir eux-mêmes;
- en l'absence de toute perspective de carrière individuelle (la jeune femme tenait la maisonnée avec les autres femmes, les jeunes gens reprenaient les activités des anciens) et de toute formation intellectuelle de type moderne, le mariage devait avoir lieu le plus tôt possible pour que la jeune fille y arrive vierge; en effet, si à un âge aussi précoce, la jeune fille n'était plus vierge, sa capacité à devenir une mère sérieuse pouvait être mise en doute, même si la tradition bornée ne tenait pas compte de divers impondérables et condamnait souvent très injustement des jeunes filles innocentes; il fallait par ailleurs très prosaïquement protéger les jeunes filles des abus conduisant à la grossesse, l'abandon et l'état de filles-mères.
- cette virginité, d'abord garante du fait que les premiers enfants naîtront au sein d'une famille qui prendra soin d'eux, est devenue avec le temps un symbole, une valeur en soi, et on oubliait qu'en fait elle n'était qu'une stratégie de protection de la mère et de l'enfant;
- enfin, la vie était censée tourner en théorie autour d'une seule relation matrimoniale dont la durée correspondait au temps nécessaire pour amener les enfants à la nubilité et au mariage, puisque la mort interrompait souvent très vite la vie des parents. Il s'agit bien entendu de théorie puisque les liaisons extraconjugales ont toujours existé, de même que les séparations et deuxièmes mariages. Toutefois les soucis objectifs de la survie et le contexte culturel tendaient, au contraire de l'Europe d'aujourd'hui, à minimiser l'importance de l'érotisme. Il est à remarquer que chez les Rroms, les exceptions étaient stigmatisées, y compris le plus souvent lorsqu'elles étaient le fait d'hommes – en tout cas chaque fois qu'il s'agissait de relations avec des femmes rromni "sérieuses".

Dans ces conditions, en quoi consiste donc la différence par rapport à la population majoritaire? Celle-ci en effet connaît de nos jours des relations sexuelles à un âge très précoce, puisque le risque d'enfants naturels est en grande partie évité grâce à la contraception facile et efficace. Ces relations ont simplement lieu hors mariage, alors que chez les Rroms elles ont lieu en mariage⁵. Les populations majoritaires ont ainsi successivement connu le mariage précoce, puis l'abstinence juvénile (avec ses aléas) lorsque les jeunes ont commencé à étudier et à se marier plus tardivement, puis enfin comme de nos jours les relations précoces depuis la contraception. Lors de la deuxième étape, l'abstinence juvénile n'était d'ailleurs pas seulement une stratégie pour éviter les enfants naturels, elle était aussi érigée à la hauteur d'une valeur en soi pour des raisons religieuses.

Or, la société rromani se trouve là à un carrefour: d'une part elle n'a pas la ressource judéo-chrétienne pour imposer à sa jeunesse de longues années d'abstinence (ce à quoi ne parvenait d'ailleurs guère la société majoritaire par le passé et qui est devenu inconcevable dans la société moderne) et de l'autre elle hésite à entrer dans la logique de la contraception précoce, de peur d'ouvrir la boîte de Pandore des relations sexuelles désorientées blasant les capacités

⁵ On arrive parfois à l'absurde: la loi espagnole a récemment condamné à la prison un jeune homme de 18 ans pour avoir mis enceinte sa propre épouse lorsqu'il avait 15 ans – épouse avec laquelle il vit toujours...

affectives des intéressés. Cette crainte est parfois exprimée de manière crue, mais l'idée est que la multiplication des relations sans lendemain met en danger la stabilité du noyau familial ultérieur – à tort ou à raison, noyau qui reste chez les Rroms le centre de la vie. Cette réaction est renforcée par le spectacle de l'incitation permanente de la société à banaliser (presque) toutes les pratiques sexuelles, comme nous l'avons mentionné plus haut pour la télévision. Celle-ci n'est cependant pas la seule en cause, puisque par exemple une ONG médicale installée en Bulgarie a récemment publié pour les Rroms un fascicule d'éducation sexuelle et de prévention dont les illustrations étaient des caricatures à caractère aussi obscène que grossier; en outre le texte exposait pratiquement comme un impératif de société la liberté sexuelle absolue dès l'adolescence, à la seule condition d'utiliser des préservatifs, et il traitait le comportement à partenaires multiples de certains jeunes comme un fait accompli et entré dans les mœurs, presque un modèle auquel se conformer. Il est clair que la brochure a eu un effet contreproductif et a "dégoûté" de nombreuses personnes du préservatif qu'elle était censée promouvoir – avec les conséquences épidémiologiques que cela signifie.

Face à cette situation, et aussi confrontés à l'instabilité actuelle du modèle familial des gadjés, lui-même peu convaincant car il décline toutes les variantes possibles de vie commune, de divorces, de familles monoparentales ou multiparentales, nombreux sont les Rroms qui ont du mal à renoncer à la prestigieuse virginité des jeunes épouses au profit d'une formation scolaire et/ou professionnelle, à laquelle de toute manière les jeunes concernés n'ont pas accès et qui, dans le meilleur des cas, ne les conduira à aucun profession stable, comme nous l'avons souligné dans le paragraphe précédent sur l'école. Certes, tout le monde reconnaît qu'il y a un malaise majeur avec cette question de virginité, mais le véritable problème ne se situe pas à ce niveau-ci, il se trouve dans l'absence d'accès normal à l'éducation, la formation et l'emploi, même s'il est indéniable que le mariage précoce constitue de son côté un obstacle à cet accès normal. Nous avons une sorte de cercle vicieux. La réponse couramment entendue est que, de toute façon, s'il y a un malaise chez les Rroms à ce niveau, il y en a au moins autant chez les autres avec leurs déviations sexuelles à caractère parfois criminel, ce que l'on n'a pas encore relevées à ce jour chez des Rroms. Cette réaction simpliste est bien entendue peu satisfaisante mais elle montre en tous cas que personne n'a LA réponse. On ne doit donc pas considérer le comportement rrom comme particulièrement déviant (c'était celui de tous les paysans et ouvriers il n'y a pas si longtemps) mais comme une alternative parmi d'autres. La solution n'est sans doute pas univoque et il est peut-être souhaitable que divers modèles coexistent dans la mesure où il est vain de définir une vérité dans ce domaine.

Il semble indispensable d'ouvrir aux jeunes Rroms les voies d'accès à des activités qui contribuent à leur épanouissement intellectuel, culturel et humain, quitte à repousser l'âge du mariage, mais en même temps il faut trouver une nouvelle approche, humainement satisfaisante, de la manière dont les jeunes vivront leur sexualité dans un contexte de pluralisme des pratiques et – ce qui est paradoxal, de choix relativement libre de chacun, sachant qu'il s'agit de personnes très jeunes et influençables, en même temps que doit être organisée la protection contre les mariages forcés, notamment en faveur des jeunes qui préfèrent l'école au mariage ou ont déjà un partenaire amoureux choisi. Là comme ailleurs, les Droits de l'Homme – non pas standard, mais mûrement réfléchis par des contributeurs de tous horizons dans le contexte précis de leur exercice, doivent avoir la priorité sur des références, parfois mensongères, à une tradition souvent convoquée et adaptée pour telle ou telle justification du moment.

En tout état de cause, dans ce domaine comme dans de nombreux autres, le modèle européen urbain et suburbain n'a rien d'un succès et il n'y a aucune raison d'en revendiquer l'application universelle comme ultime réponse. C'est la complexité du problème, qui dépasse la question du mariage et de la virginité pour rejoindre l'une des plus vieilles questions de l'humanité: "qu'est-ce qu'aimer?", qui incite de nombreuses personnes à s'abriter derrière des stéréotypes sur ce sujet plutôt que de risquer de perdre pied dans une réflexion bien incommode. Il y a fort à parier que la réponse ne viendra pas d'une approche mécanique, juridique ou dogmatique et que dans ces conditions le pluralisme des approches, sans exclusion, reste l'issue la moins réductrice – à condition que toutes les voies soient réellement accessibles, y compris l'éducation, la formation et l'emploi. Cette souplesse est à l'opposée de l'attitude abrupte d'un expert européen qui a fait la une des journaux roumains en 2002, lorsqu'il a fait poursuivre pénalement des familles qui avaient marié de jeunes adolescents, mais elle est tout autant à

l'opposé des ONG qui s'étaient élevées pour défendre l'inviolabilité d'une prétendue tradition des Rroms.

8. La "Rromani Kris"

C'est le nom du tribunal coutumier encore bien vivant chez de nombreux Rroms et que des auteurs rroms comme Matéo Maximoff ou Menyhert Lakatos ont popularisé dans leurs romans. Comme bien des traits de cultures minoritaires, la Kris est considérée soit comme un pittoresque archaïsme folklorique à la limite du muséal, soit comme une institution géniale à la limite du divin. Il est évident qu'aucun de ces stéréotypes ne correspond à la réalité.

Tout d'abord, il est important de rappeler que cette institution coutumière n'est pas l'héritière directe du Panchâyat indien mais qu'on en relève au moins deux grands types, dont l'un (en fait de nos jours le plus connu) a été profondément remanié au Moyen-Âge par l'influence des tribunaux coutumiers des régions centrales des Balkans. La différence essentielle par rapport aux principes juridiques occidentaux modernes, hérités du droit romain, est sans doute qu'il tend vers la médiation, la réconciliation, l'apaisement des griefs et donc la paix interne du groupe plutôt que vers des sanctions proportionnelles à des délits, modulées s'il le faut par des circonstances atténuantes ou aggravantes. Il est en effet très important que la décision finale apporte à chacune des parties un sentiment de soulagement. Une autre différence réside dans le fait que le jury connaît en général les protagonistes et leur histoire, si bien qu'il peut juger dans le large contexte des relations entre les individus et les familles, alors qu'au tribunal civil, ceux qui jugent ne connaissent les événements et les gens en présence qu'indirectement et seulement dans le cadre du délit jugé. Une autre enfin concerne les problèmes liés aux témoignages devant un tribunal, qui peuvent subir toute sorte de distorsions en raison de la peur, de la honte, de la solidarité ou de tout autre sentiment – sans parler de l'impact des plaidoiries sophistiquées. L'improvisation inspirée par la jurisprudence coutumière l'emporte dans la Kris, au lieu de l'arithmétique d'articles et de paragraphes dans le droit romain. Comme la concaténation de ces paragraphes remplace souvent (et de plus en plus) la réflexion humaine, il n'est pas surprenant que toute sorte de films et de romans trouvent dans les dysfonctionnements de la justice officielle une source inépuisable d'inspiration (c'est la base de pratiquement tous les films policiers, avec comme héros un redresseur de torts extérieur à l'Institution).

L'examen des jugements coutumiers montre qu'ils ne sont ni plus justes ni plus injustes que le tribunal de type européen: corruption, partialité et incompétence peuvent dans les deux cas conduire à l'iniquité. En fait, les deux approches sont complémentaires et il convient de saluer la pratique de la Roumanie, où les Rroms sont encouragés officiellement à régler leurs conflits entre Rroms à la Kris et de ne s'adresser à la cour de justice qu'en cas d'échec de cette première tentative de médiation. La Colombie a également reconnu l'autorité de la Kris⁶. Il est vrai que des pressions graves peuvent être exercées à l'intérieur de la communauté pour donner raison à tel Rrom qui assure la prospérité du groupe, et c'est pour cela qu'il est essentiel qu'un recours au tribunal extérieur soit toujours accessible en cas de litige – ce qui est le cas en Roumanie. Le milieu fermé est en effet propice aux caciques qui voudraient exercer leur dictature et il faut veiller à ce que le justiciable insatisfait ait toute liberté de recours. On a ainsi dans ce contexte deux stéréotypes contraires mais fort dangereux l'un comme l'autre: soit le refus de reconnaître l'aptitude de la sagesse rromani à juger des litiges internes, soit la déclaration de sa supériorité absolue, faisant considérer inutile de donner aux justiciables l'option d'une justice extérieure à la communauté.

9. La musique

En dépit de l'affirmation populaire, on n'a pas encore trouvé de globules musicaux dans le sang des Rroms. Certes la plupart des Rroms célèbres ont été musiciens, mais loin de provenir d'un génome particulier, cet état de fait est avant tout lié:

- à la tradition indienne, puisque qu'une bonne partie de la population déportée de Kannauj était des "Rromba" (mot sanscrit désignant les "artistes, musiciens, acrobates, danseurs sacrés" etc...) – d'où le nom actuel des Rroms. Des musicologues comme le dr Jaško Ramić estiment

⁶ A ceux qui penseraient que ce type de pluralisme n'est pas républicain, nous rappellerons qu'il existe aussi en France, puisque l'administration française reconnaît la coutume à Wallis et Futuna.

même que les Rroms ont transfiguré la musique des Balkans – Franz Liszt disait de même de leur impact sur la musique hongroise, ce qui a donné naissance on le sait à une polémique des plus violentes et qui n'est pas close; quant à Alain Danielou il écrivait : "Aucun pays, même la Chine, ne présente une histoire musicale comparable à celle de l'Inde" ;

- au contact précoce des enfants rroms avec des aînés talentueux en musique;

- au fait qu'un membre d'une minorité a plus de facilité à s'imposer en gardant sa spécificité culturelle dans les arts du spectacle (v. ci-dessus § 4) que dans tout autre domaine de la vie – où c'est plutôt le mimétisme qui est rentable;

- à l'importance que les musiciens rroms donnent à l'interprétation, considérée comme aussi "noble" que la composition elle-même, alors que le regard européen exalte celle-ci et fait de celle-là une sorte de vassale de cette dernière. Ce n'est pas le lieu ici d'entrer dans des détails musicologiques, mais il est clair que la séparation des deux avec attribution de la composition au génie de quelques individus tout en réduisant la seconde au niveau de la musique populaire et anonyme (ce n'est que récemment que les interprètes non compositeurs ont commencé à être vraiment honorés en Occident) a contribué à minimiser la contribution rromani à la culture européenne. Cette logique a même conduit jusqu'à douter de la paternité de certains morceaux lorsque l'auteur en était Rrom, sous le prétexte que tel ou tel motif se rencontre dans telle ou telle veine populaire. Si l'on reconnaît à l'occasion que des compositeurs non rroms se sont inspirés du folklore, le fait n'est guère présenté que comme une curiosité anecdotique, alors que lorsqu'il s'agit de Rroms, cette révélation semble tenir lieu d'analyse musicologique. C'est ainsi que la gloire des compositeurs rroms est souvent mise en doute par des sceptiques, tandis que celle des interprètes rroms n'est pas moins précaire car sous-estimée.

Malgré tout, le lien entre Rroms et musique a conquis toute l'Europe et il n'y a pas de pays où les habitants, disons par euphémisme indifférents au destin des Rroms, n'abondent en exclamations d'admiration pour la musique tzigane – souvent pour dissimuler leur froideur vis-à-vis des Rroms eux-mêmes. On sait à quoi peut conduire en temps de crise ce qui en temps de paix est de la froideur. De toute manière, nombre de nazis, notamment Hoess, étaient amateurs de violon tzigane et versaient une larme sur la triste nécessité d'exterminer ce peuple musicien, sacrifice des mélomanes allemands à la grandeur du Reich. Il nous semble parfois entendre des échos de ces voix nazis chez certains amateurs contemporains...

La musique donne lieu à un autre stéréotype, certes moins tragique mais malgré tout lourd de conséquences professionnelles, c'est l'idée qu'il suffit d'être né Rrom pour posséder le don inné de la musique. Dans ces conditions certains musiciens rroms jouent parfois de manière exécrationnelle mais leurs "clients" se sentent forcés à l'éloge de peur de paraître ignorants et/ou racistes. L'impact sur la qualité du jeu est bien évidemment catastrophique, certains musiciens en profitent pour se faire de l'argent sans grand effort mais à terme c'est le métier qui en souffre, avec les conséquences que l'on conçoit pour la réputation de cette musique, non seulement en tant que patrimoine mais aussi en termes de ressources pour les bons musiciens. Il est vrai qu'avec la commercialisation à outrance du show-business, ces considérations sont en bonne partie dépassées mais il serait regrettable de voir se prolonger le mouvement actuel de désertion de la musique rromani par les Rroms et d'occupation de celle-ci par des interprètes des origines les plus variées. Il ne s'agit pas d'un quelconque manque de compétence qui serait lié à l'origine, mais simplement d'une sorte de timidité d'étranger à personnaliser l'interprétation, ce qui conduit à des jeux dont le but est d'imiter avec la plus scrupuleuse fidélité possible tel ou tel modèle enregistré, sans la moindre innovation – alors que c'est là l'essence même de la musique rromani. Bien sûr il y a des exceptions.

10. Origine et histoire du peuple rrom

Presque toutes les étapes de l'histoire du peuple rrom sont occultées par les légendes et les stéréotypes les plus invraisemblables, quand ce n'est pas par un scepticisme qui confine au négationnisme. L'un des thèmes favoris pour donner libre cours à la fantaisie et à l'insulte est "de toute manière les Rroms n'ont pas d'histoire" – avec un clin d'œil à l'expression "les peuples heureux n'ont pas d'histoire" mâtinée du cliché "les Rroms sont si insouciantes que dans le pire malheur ils restent heureux". Ce dernier stéréotype peut aussi prendre les couleurs d'une prétendue admiration pour "ce peuple merveilleux qui garde sa joie dans les moments les plus tragiques", expression hypocrite assez fréquente pour être mentionnée. Elle entraîne bien sûr dans son sillage l'idée raciste que les Rroms ont un besoin vital moindre que les autres de

conditions de vie décentes, avec le sous-entendu à peine voilé qu'une vie meilleure pourrait porter atteinte à l'intégrité de leur culture.

S'il est vrai que les Rroms n'ont pas d'histoire – qu'en est-il des autres ? Quel peuple a une histoire, lorsqu'il est dépourvu de toute institution? Les Polonais, ou les Macédoniens par exemple, ont-ils une histoire ? Si je prends un Polonais X à un arrêt d'autobus et que j'analyse ce qu'il sait de son histoire, combien a-t-il acquis à l'école, combien dans des livres et dans des conférences (ou de ce que ses parents ont eux-mêmes acquis à l'école, dans des livres et dans des conférences) et combien directement par le récit des grands-parents ou les épopées traditionnelles? A peu de choses près, il tiendra son information de l'école, laquelle école aura tiré le contenu de ses programmes des recherches d'institutions formelles. Or, sur l'ensemble des peuples du monde les patrimoines de littérature orale sont très variés et fort peu ont développé des épopées à caractère historique. Le plus triste est que les Rroms avaient un héritage indien mémorisé considérable mais les traumatismes successifs traversés depuis l'Inde et jusqu'en Europe, puis l'isolement dans des régions arriérées l'ont anéanti. Quant aux institutions travaillant sur leur propre histoire bien peu de peuples en disposent et le plus souvent depuis fort peu de temps. Quoi d'étonnant dans ces conditions que les Rroms ne connaissent guère que l'expérience des dernières générations qui les ont précédés? Pourtant depuis quelques décennies, des Rroms se sont mis à l'ouvrage dans divers pays, mais il faut dire que leurs productions n'ont guère de pouvoir de diffusion et qu'elles n'arrivent pas à s'imposer face aux montagnes de clichés recopiées depuis des siècles – nous y revoilà! Pour ne citer qu'un exemple récent, il n'a pas été possible de réunir les modestes fonds nécessaires à l'organisation d'un colloque d'historiens, rroms et non rroms, Roumains et Français, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage des Rroms en Moldavie, clôturant "cinq siècles d'animalisation" – pour reprendre la formule de Rajko Djurić. Nous avons donc fait ce colloque sans les intervenants attendus de ce pays mais en lui gardant une dimension internationale puisque nous l'avons réalisé dans les baraques des réfugiés rroms roumains de Saint-Denis, sous une forme certes plus didactique que scientifique, mais avec la participation très intéressée de dizaines de personnes dont les ancêtres avaient été esclaves dans les principautés roumaines.

Un survol des principaux moments de l'histoire des Rroms montre que:

- sur l'ethnogenèse des Rroms, il est réconfortant de penser que les versions scatologiques imaginées par divers peuples voisins, notamment en Europe centrale, ne sont plus à l'ordre du jour. D'ailleurs on peut se demander si le fait que des insultes du même niveau de grossièreté ont été produites sur l'origine des juifs, des Lithuaniens et de bien d'autres peuples de la région est une bonne ou une mauvaise nouvelle.

- curieusement on entend encore souvent la légende des clous de la croix du Christ, clous forgés par des tziganes – lesquels ont été par la suite maudits et persécutés car il fallait bien un prétexte, dans l'obscurantisme des dévots du Seicento, pour poursuivre les Zingari et un avenant à l'accusation de déicide des juifs était là tout trouvé comme justification. Même les légendes "gentilles" sur l'origine des Rroms, comme l'histoire de la mendiante gitane qui aurait fait traverser à l'enfant Jésus en fraude un check point de soldats romains, contribuent à nier l'existence des Rroms en tant que peuple pour en faire une poignée de marginaux mystérieux et pittoresques.

- plus sérieusement, il est inquiétant de constater que la légende citée plus haut au § 2, connue surtout par les vers d'al-Qasim, dit Firdousi, continue à être colportée, y compris dans des livres destinés en principe à l'instruction des Rroms, que ce soit les leçons du CNED en France ou tel ouvrage publié par Médecins du Monde en Grèce. Pourtant, la période approximative de leur exode avait déjà été identifiée comme bien ultérieure par la linguistique: autour de l'an 1000 (notamment les travaux de Ian Hancock). Récemment, la découverte d'une chronique arabe n'a fait que confirmer et préciser les conclusions des linguistes: Kannauj en Uttar Pradesh pour le point de départ de la déportation des Rroms et le début du XIe siècle pour le moment de cet exode. Alors pourquoi une telle difficulté à intégrer ces informations aux publications sur l'histoire des Rroms? Pourquoi un tel acharnement à exiger des preuves écrites alors que les légendes avancées dans le meilleur des cas ne reposent sur rien, et dans le pire des cas s'inspirent d'intentions racistes ou politiciennes? Alors aussi que cette thèse rassemble un faisceau d'indices tandis que les autres n'ont pas d'autre base que l'interprétation populaire de noms distordus? Alors même que l'historien sait qu'un document peut s'avérer faux à l'analyse

et qu'il vaut mieux s'appuyer sur la convergence d'éléments ressortissant à des sciences indépendantes que sur un manuscrit isolé?

- nous avons mentionné plus haut comment l'esclavage des Rroms en Moldavie et Munténie reste un sujet largement ignoré, faute de reconnaissance, alors que 500 ans d'un tel traitement ne peuvent être simplement effacés comme un fichier informatique.

- le génocide des Rroms est un sujet particulièrement brûlant. C'est dans ce contexte que l'on entend dire surtout que les Rroms "n'ont pas d'histoire" – car il y a peu de publications ou de cérémonies organisées par les intéressés. Pourtant il est connu qu'un peuple sort muet d'un génocide. C'est l'attitude normale. Norma Finkelstein a souligné que dans les 20 ans qui ont suivi la Shoah, un peuple aussi riche en érudits que les juifs n'a publié que trois ouvrages, à diffusion universitaire restreinte, sur ce sujet. Ce sont des éléments extérieurs qui ont mis en route plus tard le mécanisme complexe qui a fait connaître l'inimaginable au monde stupéfait. Pourquoi alors s'étonner du silence normal des Rroms? On parle de l'absence de Rroms au tribunal de Nuremberg, certes mais il est clair que pour y participer il fallait d'abord être reconnu en tant que peuple (et non en tant qu'asociaux ou antisociaux – une vision qui n'était hélas pas propre aux seuls nazis) et ensuite être impliqué depuis longtemps dans la machine judiciaire européenne. Le grand coupable n'est pas là le contexte immédiat du procès, mais l'exclusion séculaire d'une minorité de nombreux milieux de la société européenne. Doit-on aussi rappeler les attaques en règles, souvent motivées par des soupçons de vouloir détourner d'hypothétiques dédommagements, qui ont frappé les quelques personnes, Rroms et non-Rroms, ayant tenté de se pencher alors sur le sujet?

- l'oubli quasi systématique des grands Rroms de l'Histoire, ou l'occultation de leur identité rromani lorsque leur grandeur est reconnue, est aussi un élément significatif. Plusieurs auteurs, Rroms et non Rroms, travaillent à reconstituer ce qui s'est perdu au cours de l'histoire – de cette histoire qui est censée ne pas exister, mais leurs efforts ne sont guère mieux reconnus que les cinq siècles d'esclavage...

Le nombre de ces oublis et désinformations montre qu'il ne s'agit pas de hasard, même s'il n'y a pas sans doute d'orchestration savante derrière ce négationnisme. C'est davantage une réaction diffuse de rejet qui, à travers l'occultation de l'Histoire, à travers la négation même de l'existence d'une Histoire, tout comme c'était le cas plus haut (§ 6) à travers le déni de l'existence d'une langue rromani, ne font qu'exprimer le refus de reconnaître l'existence des Rroms en tant que peuple, même si les négationnistes prennent toutes les guimauves du monde pour donner à leur position un visage humain, voire humaniste.

Conclusion

On pourrait multiplier les chapitres, mais déjà est visible un antagonisme entre regard des étrangers sur les Rroms et regard des Rroms sur eux-mêmes. Or, le regard étranger s'arrête au superficiel, à l'immédiat et au négatif (même s'il est déguisé en stéréotype romantique); c'est celui de l'ignorant, du profane – mots qu'il ne faut pas prendre ici pour des insultes. Je comprends tout à fait que les *xerdane*⁷ qui ne savent pas le rromani ni les codes de comportement et qui débarquent dans un bidonville, en soient réduits à tout mélanger; c'est une simple preuve d'ignorance et la difficulté d'accès à des sources correctes est une circonstance atténuante, mais qui ne les dispense malgré tout pas entièrement, surtout s'ils continuent à l'entretenir.

En outre, quand ils demandent l'avis des Rroms, il y a le risque qu'ils s'adressent aux plus "intoxiqués" par la propagande de l'Etat ou des églises et à ceux qui vont donner la réponse qui va leur sembler la plus profitable (pour eux, sur le moment), celle donc qui rejoint ce que le visiteur attend d'eux, soit par courtoisie, soit par espoir d'un bénéfice immédiat. Sur la question de l'identité, on connaît le cas de ces personnes qui au début du premier entretien jonglent avec plusieurs noms jusqu'à ce qu'ils observent que l'un correspond particulièrement à la sensibilité de l'interlocuteur, et c'est avec ce nom-là qu'ils vont continuer d'opérer. C'est une stratégie de communication universelle – *captatio benevolentiae*... Rappelons que ce n'est pas le travail du Rrom de base que de refaire l'Histoire de tout son peuple. Il en va de même pour les autres

⁷ Terme désignant les personnes extérieures venues professionnellement chez les Rroms, le plus souvent avec de bons sentiments: sociologues, travailleurs sociaux, journalistes sympathisants etc...

types d'information et l'observateur, souvent de bonne foi, va diffuser ce qu'il a appris "de la bouche même des Rroms" – avec la satisfaction de voir cette information corroborer ce qu'il a lu en se préparant. Ce qu'il ignore, c'est l'existence d'un cycle très bien décrit par José Maruzzi, Rrom de Savoie: l'individu observé a tendance à fournir à l'observateur des stéréotypes qu'il a appris d'une précédente observation et celui-ci la confirmera donc et la colportera par ses contacts et ses travaux. On arrive ainsi à un véritable dédoublement des connaissances, donc une ignorance mutuelle et bien sûr une accumulation de tous les ingrédients pour accroître le racisme. Je ne mentionne même pas les observateurs qui agissent sciemment de manière manipulatrice – et ils ne manquent pas.

Ce qui est à la fois spécifique et grave, c'est que ce soit l'ignorance qui fasse la loi, ou plutôt la somme de trois ignorances: celle des *xerdane*, celle des Rroms interrogés, perçus bien à tort comme des références (les sciences sociales critiquent pourtant depuis longtemps la foi aveugle dans les informateurs et il y a des systèmes de relais pour en éviter les méfaits, sauf visiblement dans le domaine rrom) et enfin celle de ceux qui exploitent la situation. C'est ce qui s'appelle une attitude discriminatoire, conduisant à la méconnaissance qui nourrit le racisme. En plus de cela, il n'existe pas de bourses pour la formation de chercheurs rroms qui pourraient apporter leur connaissance intime et leur vécu, mais aussi des éléments concrets – non pas qu'ils seront tous *ipso facto* plus "honnêtes" que les *xerdane*, mais bien évidemment plus conscients des subtilités de la vie et, statistiquement, leur travail sera plus juste. Ils auront, pourrait-on dire, moins tendance à enfoncer des portes ouvertes.

Entre des désignations impropres et confuses et les multiples stéréotypes en contraste avec la réalité, on aboutit à transformer un peuple avec sa langue, sa culture, son identité en une masse d'assistés dans le meilleur des cas, de délinquants ou de miséreux damnés dans les autres. Contre la reconnaissance d'un peuple rrom riche de sa variété, on oppose souvent cette diversité elle-même mais on oublie que tous les peuples sont divers, certes plus ou moins, mais que par exemple celle que l'on observe entre les étudiants en architecture, les moines et les marins pêcheurs ou encore les députés européens, les bergers dans les alpages et les bandits informatiques d'un même peuple ne mettent pas en cause l'existence de celui-ci. Pour être sans territoire compact, il est normal que les Rroms présentent une plus grande variété encore mais ce n'est qu'une différence de degré, non de nature, car dans tous les peuples il y a (et surtout il y a eu) des rapports plus ou moins nets entre origine familiale et profession. Cette dénégation d'une identité culturelle (au sens fort, donc au-delà de la musique et des autres arts), donc positive, chez les Rroms est si intégrée dans les mentalités que pour de nombreux citoyens, être raciste ou négationniste à l'égard des "tsiganes" n'est pas perçu comme du vrai racisme (on le constate notamment avec les médias) et n'est pas une position blâmable tandis que pour de nombreux autres, le racisme n'est même pas identifié. C'est ainsi que le bureau néerlandais des Verts vient de publier un album intitulé "Roma" qui est un florilège des stéréotypes que nous venons de passer en revue – même si sa préparation provenait sans doute d'une intention anti-raciste louable. C'est le racisme dans l'antiracisme, dont parlait il y a un instant Mouloud⁸ et qu'il faut identifier et traiter avant toute autre entreprise.

Il est donc indispensable de réfléchir sur cet énorme mécanisme qui de prime abord ne semble pas raciste au niveau de chacun de ses rouages mais qui débouche sur des conséquences dramatiques pour les Rroms – d'un racisme authentique. Ce phénomène se trouve très souvent aussi dans les démarches où le progrès des Rroms, voire l'épanouissement de milliers de vies, est broyé par des règles administratives qui ne semblent pas racistes en soi (un exemple a été cité ci-dessus au § 2; la complexité du problème mériterait une étude à elle toute seule⁹), mais qui le sont tout de même du fait qu'elles ont été élaborées sur la base d'un modèle général où certains groupes moins nombreux n'ont pas été pris en considération, non seulement ceux qui sont caractérisés par un handicap – et auxquels un certain racisme voudrait nous assimiler, mais aussi d'autres catégories comme les surdoués, les artistes et les héros.

⁸ Lors de mon exposé, j'ai cité de mémoire plusieurs passages de la contribution de Mouloud Aounit, qui m'avait précédé au micro car ils semblaient particulièrement pertinents au sujet. Comme je ne les ai pas notés sur le moment, ils ne sont malheureusement pas reproduits ici.

⁹ L'étude de ces chaînes dont aucun chaînon n'est raciste d'un point de vue formel, mais qui conduisent à la discrimination et à l'exclusion, est un sujet d'un intérêt majeur pour l'ensemble de l'humanité.